

Certes, il y a aujourd'hui une mode du dessin. C'est en soi un paradoxe, puisqu'on aurait du mal à imaginer un artiste ne passant pas par cette technique pour coucher immédiatement une idée sur un support... pour les artistes, le dessin a toujours été à la mode. Beaucoup l'utilisent comme un résultat, un style en quelque sorte, Bruno Peinado par exemple. Mais d'autres en font un outil, disons un moyen d'organiser l'univers intime des pensées. C'est le cas de Marine Joatton.

Son travail, depuis 2000, se décompose en trois phases. De 2000 à 2002, elle réalise des *bêtes* avec des substances organiques ramassées dans des parcs ou en forêt

(terre et foin agglutinés auxquels s'ajoutent brindilles, épines, galles de chênes, selon leur particularités formelles et suggestives...). Généralement de petites sculptures à l'échelle de la main, qui matérialisent en volume une dérive vagabonde de l'imaginaire. C'est pour l'artiste l'occasion de débrider un monde fictif, d'ouvrir les portes de la libre association de matières et de répertoires de formes. À partir de 2002, le dessin occupe une place de plus en plus centrale dans l'univers de l'artiste, dans une série qu'elle nomme *Génération spontanée*. Il s'agit de petits formats, 30x30 cm, très libres, représentant dans leur majorité des paysages mentaux, peuplés de fragments où l'on

aperçoit ici ou là des figures humaines, des végétaux, des animaux... Parallèlement se développent ses « réservoirs », des centaines de croquis qui pourraient s'apparenter à un journal de l'imaginaire, qui alimentent en permanence l'ensemble des dessins et où l'artiste puise et sélectionne des motifs par une méthode toute « darwinienne ».

Fait très important, la réserve du support apparaît de plus en plus. Le blanc de la feuille ordonne l'espace en circulant : il ne s'agit pas d'un blanc de délimitation entre les motifs et les bords de la feuille, mais bien d'un souffle, d'une réserve de possibilités — équivalent peut-être aux profonds murs noirs de Caravage.

Depuis 2004, Marine Joatton travaille sur une nouvelle série, des formats bien plus grands qu'elle nomme « *Chaîne alimentaire* ». Elle estime avoir trouvé l'équilibre entre le bon papier et le bon format. Ses grands dessins sont le résultat d'un véritable travail de funambule, où se mêlent sans jamais se contredire de nombreux médiums (vernis à ongle, fluidine, pastels, craies, crayons, matières écrasées...) Le trait est pulsionnel, et fait penser aux œuvres de Twombly. D'emblée notre regard plonge, cherche, se fauille, saute d'un point à un autre ; on se surprend à rejouer la découverte d'une grotte préhistorique : ici une tache devient le cul d'une bête, un tracé bifurque et esquisse un rocher, un nuage de fusain postule un fond à la scène, une main aux contours plus délicats surgit. L'œuvre est généreuse, elle a besoin du spectateur comme témoin du rapport passionné que l'artiste engage avec la feuille. Le blanc omniprésent est une exhalaison, il se baigne librement, il évite l'excès : il *inspire*.

Gaël Charbau

Agenda « Qui-vive », une exposition de Marine Joatton (dessins) et Isabelle Rozenbaum (photographies).

Galerie Claude Samuel (69 avenue Daumesnil 75012 Paris), du 14 décembre 2004 au 15 janvier 2005. Vernissage le 15 décembre à partir de 18h.



Marine Joatton, dessin génération spontanée, *Sans Titre*, 30x30 cm, crayon et feutre rouge sur papier, 17 mars 2003.